Document generated on 04/23/2024 6:20 p.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

La veste

Jean Pézennec

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72498ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pézennec, J. (2014). La veste. *Moebius*, (142), 66–73.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

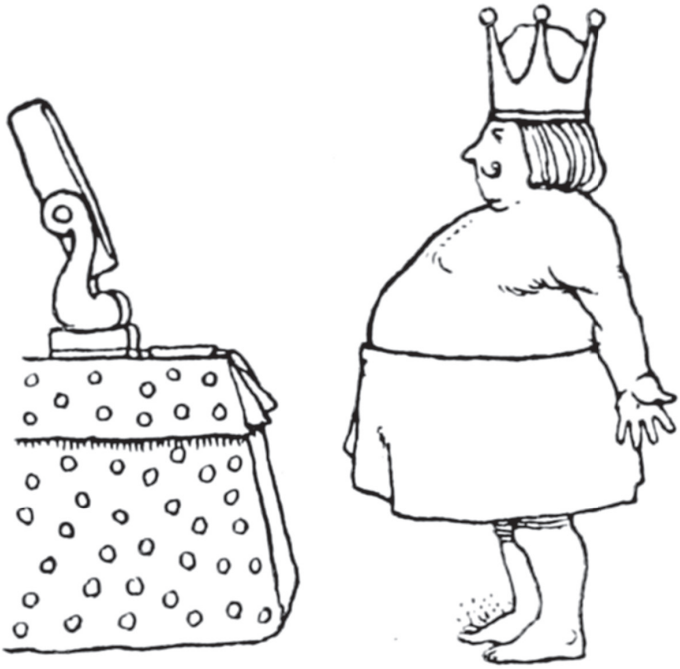
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Jean Pézennec

La veste

Ouf! Ça y était! Il avait fini les tubulures du grand hall!

Il essuya son front couvert de sueur et regarda sa montre. Avant de laisser échapper un juron. Merde! Midi vingt déjà! Plus qu'une heure quarante avant l'ouverture des portes au public! Et il lui restait toutes les tubulures de la petite salle à peindre! Jamais il n'aurait fini à temps!

C'était toujours comme ça avec les gens du culturel local. C'était la dixième ou quinzième fois qu'il travaillait pour eux, chaque fois c'était le même cirque. Ils lui commandaient des travaux de peinture pour un festival ou une exposition, il s'y prenait bien à l'avance pour être sûr d'avoir fini à temps, il achevait les travaux deux ou trois jours avant la date limite, et hop! au dernier moment, une lubie les prenait, une inspiration d'artiste comme ils disaient, et il fallait satisfaire le caprice de ces messieurs dames en urgence, toutes affaires cessantes.

Là, ça les avait pris la veille au soir. Le metteur en espace de l'exposition avait eu une bouffée délirante en faisant une dernière revue des lieux, il avait décrété que les tubulures qui soutenaient les faux plafonds des deux salles d'exposition devaient être peintes en rouge. Et on l'avait appelé à dix heures du soir pour lui demander de repeindre en rouge avant le lendemain quatorze heures, heure d'ouverture au public, les tubulures que trois jours plus tôt il avait peintes en vert.

Depuis six heures du matin qu'il y était. Il en avait des crampes dans le bras. S'il n'y avait pas eu la crise, comment qu'il les aurait envoyés promener, tous tant qu'ils étaient. Un larbin, pour eux, il n'était qu'un larbin. Ils ne

perdaient pas une occasion de lui marquer qu'eux étaient des gens de la Culture avec un grand C et que lui n'était qu'un peintre en bâtiment avec un petit p, un sous-fifre, un exécutant des basses œuvres, ver de terre, chenille, grisaille. Oui, comment qu'il les aurait envoyés au diable, le peintre en bâtiment, s'il avait pu. Seulement il ne pouvait pas, la crise était là, les clients se faisaient rares, il ne pouvait pas se permettre de refuser un chantier.

En attendant, il faisait une chaleur dans ce hangar ! Encore une idée géniale, ça, organiser une exposition dans un hangar en plein été. Dès dix heures du matin, c'était une vraie étuve. C'est bien simple, il n'avait plus un poil de sec.

C'était leur nouvelle lubie, ça, depuis quelque temps, « investir », comme ils disaient, d'anciens hangars industriels « en hommage au passé ouvrier de la ville ». Ils auraient mieux fait de penser au présent ouvrier des types qui travaillaient par une chaleur à crever à leur foutue exposition.

Parce que c'était une foutue exposition, il n'était peut-être qu'un peintre en bâtiment, mais il n'était pas ignare, il s'intéressait à l'art contemporain à ses moments perdus, il avait voyagé, il avait visité des musées dans d'autres villes que cette ville aux mains d'imposteurs de la culture, il ne fallait pas essayer de lui faire prendre des vessies pour des lanternes. Pendant les huit jours passés à travailler dans ce lieu, il avait eu le temps de les admirer, leurs prétendues œuvres d'art. Ce tas de papiers froissés jonchant un coin du hall et intitulé *Papiers froissés* ; ce miroir cassé posé sur une table et intitulé *Miroir cassé* ; cette masse grisâtre et informe de deux mètres de haut face à l'entrée, intitulée *Absence* et prétendant interroger la notion d'œuvre d'art en illustrant le concept d'absence de concept ; cette succession d'objets récupérés dans des décharges, bidons en plastique, tuyaux rouillés, ressorts, bottes en caoutchouc, canettes de bière vides, disposés sur le sol suivant un tracé en forme de corne, le tout fièrement intitulé *Corne*. Art contemporain, ça ? Attrape-gogo, oui ! Escroquerie en bande organisée !

Il oubliait l'« œuvre » intitulée *Sisyphe*, qui consistait en un bateau en plastique qu'un dispositif dit « artistique »

gonflait et dégonflait sans cesse. Lors de ses dernières vacances, dans les Alpes, il avait fait un saut jusqu'à Lausanne pour visiter une exposition d'art contemporain, une vraie, et par un curieux hasard, il avait précisément vu une autre œuvre intitulée *Sisyphe*, une sculpture de métal de l'artiste suisse Hansjörg Gisiger. C'était bien autre chose. C'était une œuvre dont la contemplation vous transportait, une sculpture d'une grande pureté de ligne, moderne, novatrice, absolument pas réaliste, mais habitée par quelque chose d'impalpable, fruit à la fois du talent et d'années de travail de l'artiste. Il était bien sûr absurde de comparer deux œuvres qui n'avaient en commun que leur titre, il n'empêche. Cette coïncidence ne faisait que souligner le gouffre qui séparait les authentiques œuvres d'art qu'il avait pu voir à Lausanne ou ailleurs et les pitoyables crottes pseudo-artistiques accompagnées de commentaires à la mords-moi-le-nœud parsemées ici un peu partout.

Enfin, il n'était pas là pour jouer les critiques d'art, mais pour gagner sa vie. Ils le payaient pour peindre leurs tubulures, il allait leur peindre leurs tubulures.

L'œuvre, énigmatique, était exposée dans un coin de la grande salle, à gauche en entrant.

Une veste d'ouvrier. Bleue. Toute simple. Comme jetée sur le sol. Une veste maculée de taches de peinture rouge.

Elle avait très vite attiré l'attention de la dizaine d'amateurs d'art conceptuel qui s'étaient rués dans le hangar dès l'ouverture des portes, impatients d'admirer la nouvelle exposition du Centre Régional d'Art Contemporain.

Les premiers, un jeune homme aux longs cheveux noirs réunis en queue de cheval et une petite blonde portant des sandales et une robe longue à fleurs étaient tombés en arrêt devant l'œuvre.

— Ça, j'aime beaucoup… avait dit le jeune homme d'un ton pénétré, se campant devant la veste en posant son index sur son menton pour souligner l'intensité de sa réflexion. Ah oui… Ah oui… J'aime beaucoup comme proposition…

— C'est vrai que c'est fort… Et même très fort… avait fait écho la petite blonde, croisant les bras sur sa poitrine et fixant elle aussi l'œuvre d'un regard profond.

Le jeune couple avait été presque aussitôt rejoint par deux femmes d'une cinquantaine d'années – sans doute enseignantes tant elles ressemblaient à la caricature qu'on fait parfois des membres féminins de cette profession, lunettes à verre épais, visage ingrat et habillement à la décrochez-moi ça –, elles aussi immédiatement fascinées par cette veste d'ouvrier d'apparence faussement simple posée à même le sol.

Puis les uns après les autres la totalité des visiteurs de l'exposition étaient venus s'agréger au groupe.

Tout excités, ils étaient maintenant réunis en cercle autour de la veste, tentant d'analyser ce qui faisait la force de l'œuvre, indiscutablement la plus intrigante de toutes celles présentées dans la grande salle, et rivalisant d'intelligence pour en mettre à jour toutes les subtilités.

Ce choix déjà d'une veste d'ouvrier comme matrice de l'œuvre, choix qui renvoyait de façon évidente au passé ouvrier de la ville, passé auquel renvoyait déjà la transformation en haut lieu artistique de cet ancien hangar industriel qui, lui-même, du temps de sa splendeur, renvoyait à la dimension artistique du travail ouvrier dans la mesure où on y usinait des coques de bateaux si finement profilées qu'on les qualifiait d'œuvres d'art. Il y avait là un jeu de miroirs assez fascinant.

Il y avait ces taches de peinture rouge aussi, rouge comme le drapeau de la révolution, qui faisaient de cette veste beaucoup plus qu'une référence plus ou moins anodine au passé ouvrier de la ville et marquaient clairement le soutien de l'artiste aux luttes sociales en cours.

— Avez-vous remarqué aussi, intervint un homme d'une trentaine d'années portant de fines lunettes rondes, la façon faussement négligente dont la veste est posée sur le sol ? Au premier abord, on a l'impression qu'elle a été jetée n'importe où n'importe comment. En fait, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que non, pas du tout. Le col reste dressé vers le ciel, comme un poing levé, comme une revendication. La veste refuse de se coucher, à la fois humble et fière. Et l'artiste a choisi d'exposer son

œuvre à gauche en entrant. Pas à droite ni au centre. Non, à gauche. Et même très à gauche.

— En même temps, si je peux me permettre, dit d'une voix douce le jeune homme à queue de cheval qui le premier était tombé en arrêt devant la veste, il faut prendre garde de ne pas réduire l'œuvre à cette dimension politique, qui est présente bien sûr, indiscutablement on est là en présence d'une œuvre engagée, mais qui ne doit pas occulter le caractère énigmatique et profondément dérangeant de cette veste d'ouvrier posée au beau milieu d'un lieu d'exposition artistique.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, approuva une femme à l'allure de grande bourgeoise, en élégant tailleur pied-de-poule. Le concept proposé ici par l'artiste est beaucoup trop riche pour qu'on le réduise à une dimension banalement politique. Moi, ce qui m'a d'abord frappée, c'est que cette veste d'ouvrier jetée ainsi sur le sol de la salle modifiait notre perception du lieu en tant qu'espace d'exposition dédié à l'art, donc interrogeait la notion d'art elle-même…

Ouf! Il avait fini! Enfin! Un peu en retard, ça faisait une dizaine de minutes que les portes de l'exposition étaient ouvertes, mais à peine. L'essentiel était que les quelques visiteurs déjà entrés étaient toujours dans la première salle. Il allait s'éclipser par la porte du fond, ni vu ni connu, et personne ne saurait qu'un ouvrier s'activait encore dans les lieux au moment où on avait ouvert les portes.

Alors… Ses pinceaux, son pot de peinture, son sac… Sa veste! Merde! Merde merde merde! Il avait oublié sa veste dans la grande salle! Quel crétin, mais quel crétin! Voilà qu'il allait être obligé de retourner là-bas! Bonjour la discrétion!

Enfin, il n'y avait pas à tortiller, il fallait qu'il y aille. Le tout était de récupérer sa veste sans trop se faire remarquer. Avec un peu de chance, peut-être même passerait-il inaperçu, absorbés que devaient être les visiteurs par la contemplation de leurs chefs-d'œuvre.

À pas de loup, il franchit la porte de communication et posa un pied dans la grande salle. Avant de s'arrêter, pétrifié. Sa veste était au centre d'un petit attroupement.

Tous les visiteurs sans exception étaient réunis en cercle autour d'elle, la contemplant en discourant gravement.

En fait, plus on poussait l'analyse et plus on s'apercevait qu'on était en présence d'une œuvre beaucoup plus riche et beaucoup plus profonde qu'elle ne le paraissait au premier abord, avec un entrecroisement de symboles et de signifiants assez fascinant.

— Moi, dit la petite blonde, rebondissant sur les propos que venait de tenir la femme à l'allure de grande bourgeoise, j'aurais plutôt tendance à dire que l'œuvre nous interroge sur la notion d'artiste, plus précisément sur la notion de créateur de l'œuvre d'art. Est-ce que l'auteur d'une œuvre, tableau, sculpture, proposition, installation est uniquement l'artiste qui l'a conçue et apparaît sous le feu des projecteurs le jour de l'inauguration, ou est-ce qu'on doit considérer comme coauteurs à part entière les petites mains, les techniciens, les ouvriers qui ont permis la réalisation matérielle de l'œuvre ? Pour moi, c'est là la question que pose l'artiste en choisissant d'exposer une veste d'ouvrier.

— Pour aller dans le même sens, ce qui me paraît très significatif aussi, surenchérit le jeune homme à queue de cheval, c'est que l'œuvre n'a pas de titre et que nulle part n'est indiqué le nom de son concepteur. Façon évidente de souligner la volonté de l'artiste de s'effacer derrière son œuvre et de rester un anonyme parmi les anonymes, au même titre que les ouvrières et ouvriers qui ont contribué à la confection de la veste.

— Est-ce qu'on ne peut pas voir aussi derrière l'absence de titre, intervint à son tour l'homme à lunettes rondes, un refus de l'artiste de donner une clé, une façon de laisser totalement libre l'interprétation de son œuvre ? Tout titre est par essence réducteur. A contrario, l'absence de titre ouvre à l'infini le champ des interprétations possibles. Par exemple, ne peut-on pas voir aussi dans cette veste d'ouvrier couverte de taches posée sur un sol blanc un symbole de salissure, la salissure que représente la vie aliénante à laquelle le système capitaliste réduit les travailleurs prolétaires ?

Non ! C'était pas vrai ! Voilà qu'ils avaient pris sa veste pour une œuvre exposée !

Il s'était immobilisé, un pied dans la grande salle et le second encore dans la petite, et écoutait, ayant peine à en croire ses oreilles, les commentaires des visiteurs. Sa veste interrogeant la notion d'œuvre d'art ! Symbole de la salissure que représente la vie aliénante des ouvriers ! Fascinant entrecroisement de symboles et de signifiants ! On pouvait dire que quand des pseudo-intellos débloquaient, ils ne débloquaient pas à moitié !

Tas de guignols. Il allait se faire un plaisir de leur mettre le nez dans leur ridicule en reprenant sa veste illico. Ça leur mettrait la honte et leur rabattrait le caquet, à tous ces snobinards qui regardaient de haut le simple peintre en bâtiment qu'il était quand ils le croisaient mais se pâmaient devant une veste d'ouvrier quand elle était posée sur le sol d'une salle d'exposition agréée par les instances culturelles officielles.

D'un pas tranquille, l'artiste s'était avancé, avait saisi la veste, l'avait mise sur son épaule et sans un mot s'était éloigné et avait disparu dans la seconde salle.

La petite assemblée resta d'abord pétrifiée, rendue muette par la surprise. Avant, l'artiste à peine sorti, de retrouver l'usage de la parole et de se répandre en commentaires passionnés. L'excitation était générale et tous parlaient en même temps, leurs propos se mêlant en une énorme cacophonie.

Remise en cause radicale de l'idée d'un art qui se donne à voir… Fascinante interaction entre artiste et œuvre exposée… Faire exploser les cadres de la pratique artistique traditionnelle… Geste fort aux interprétations ouvertes et multiples… Marcel Duchamp… Mouvement Ready-made… Objet de la vie la plus prosaïque transformé en moyen de compénétration de l'art et de la vie… Mouvement Fluxus… Captivante mise en avant d'un art qui se vit… Refus de toute finalité édifiante de l'œuvre d'art… Appréhension de la vie comme œuvre d'art globale…